

«Souffrez alors que je prenne connaissance de votre correspondance.»

Et elle enleva lestement la feuille de papier à lettre, remplie aux trois quarts, chargée de ratures, historiée de traits de plume, parsemée de points d'exclamation, et lut à demi-voix les premières lignes :

«J'ai reçu vos promesses, Léonce, et vous avez les miennes. Soyez sûr...»

Elle n'en lut pas davantage ; mais arrêtant sur Stéphanie un regard de profond chagrin, elle dit :

«Ce que je craignais est donc vrai ? Vous écriviez, dans le secret, à un jeune homme, dont les hardies poursuites sont désapprouvées par votre famille ; vous vous compromettiez à ses yeux, vous vous perdiez aux yeux du monde, vous abdiquiez vos droits à l'affection de votre père ; vous me causiez à moi le plus cruel chagrin ; et tout cela, pour un sentiment imaginaire, créé par le désœuvrement et fomenté par un entêtement misérable qui résiste aux prières, aux reproches ! Ah ! Stéphanie, la vie est-elle un hochet pour la risquer ainsi ? »

Exaspérée par ces justes reproches, Stéphanie répondit vivement :

« Madame, je ne vous reconnais pas le droit de fouiller ainsi dans mes sentiments... »

—Ce droit, dit gravement madame Vernon, je le possède, je l'ai reçu le jour où j'acceptai mes devoirs envers vous... Mais Stéphanie, ne nous aigrissons pas ; discutons tranquillement une affaire qui nous est commune, celle de votre bonheur.

— Rien n'est en commun entre nous, madame : vous avez vos intérêts, j'ai les miens.

— Si, séparant ma vie de la vôtre, je consultais mes intérêts, ceux de mon enfant, je vous abandonnerais au cours de vos passions, je vous laisserais descendre cette pente qui mène vers un abîme... Laissez à vous-même, Stéphanie, vous perdriez l'amitié de votre père, l'affection de votre famille, une partie de votre fortune même ; vous vous feriez enfin un tort irréparable ; mais c'est ce que je ne veux pas, ce qui ne sera point tant que j'exercerai quelque influence sur votre avenir ! »

A ces mots prononcés avec une chaleur concentrée, Stéphanie répondit vivement :

« La recherche de M. de Brunière doit-elle nécessairement détruire mon avenir ? Sa naissance est excellente... »

— Et ses mœurs fort mauvaises.

— Il a des espérances de fortune...

— Et des passions qui engloutiraient l'or des Rothschild.

— Il est aimable, il m'aime.

— Pauvre enfant ! Sait-il aimer ? Vous ne connaissez pas ce cœur sec, cet esprit blâsé, cette âme que rien ne saurait fixer.

Stéphanie rougit, et d'un ton piqué, répondit :

« D'autres me jugent avec plus d'indulgence, et me croient le pouvoir de fixer le cœur d'un mari. Pour vous, madame, vous me voyez avec des yeux... »

— D'amie, interrompit Camille. Croyez-moi, ma chère fille, j'ai étudié cet homme depuis le jour où j'ai vu qu'il occupait une place dans votre pensée, et que vous croyiez l'aimer.

— Je l'aime ! et vos accusations ne sauraient me détacher de lui.

— Peut-être les exhortations de votre père auraient-elles plus d'effet ? Jusqu'ici il a ignoré cette intrigue, maintenant mon devoir me force à lui tout révéler. Il m'en coûte, Stéphanie, mais votre destinée tout entière ne saurait être mise en balance avec la contrariété d'un moment.

Une heure après, M. Vernon fit appeler sa fille dans son cabinet, et sans gronderie, sans réflexions, sans reproches, il lui dit simplement :

« J'ai reçu deux lettres qui vous concernent : la première est de M. Léonce de Brunière, qui vous demande en mariage. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est, au sujet de cette demande, mon opinion et celle de votre mère. La seconde est de mon ancien et excellent correspondant de Marseille, Joseph Signoret, *junior* ; il me rappelle l'engagement que j'ai pris avec lui, et me prévient que son fils va arriver à Paris pour le réclamer. Ainsi donc, ma fille, oubliez ce petit roman vaniteux, créé par votre jeune tête, et préparez-vous à devenir l'heureuse femme d'un honnête homme plein de cœur et de mérite. Il ne porte pas un nom ronflant, mais la signature de Louis Signoret est déjà connue dans l'Europe commerciale ; il ne passe pas ses jours à la promenade, ses soirées au spectacle et ses nuits devant une table d'écarté ; mais, travailleur lui-même, il fait vivre un peuple de travailleurs ; il ne fait pas de belles phrases, mais de bonnes actions ; il craint Dieu, il respecte ses parents ; bref, c'est le gendre qu'il me faut ; votre mère et moi, nous serons heureux de le nommer notre fils. »

Stéphanie ne répondit pas ; son père, attribuant la sombre rougeur de ce front baissé à la timidité du jeune âge, lui dit avec douceur :

« Allez rejoindre votre mère, mon enfant ; causez de tout cela avec elle ; sa raison achèvera de vous convaincre. Causez du futur, causez du trousseau même, c'est désormais chose arrangée. Allez, ma chère fille. »

Stéphanie sortit... mais elle n'alla pas rejoindre sa belle-mère.

IV.

DIX ANS APRES.

Dix ans se sont écoulés ; deux jeunes femmes sortaient de la messe de onze heures à l'église de Saint-Louis-d'Antini ; elles s'arrêtèrent sous le porche, et la plus jeune, serrant cordialement la main de son amie, lui dit :

« Oserai-je, ma chère Camille, vous demander un service ? »

— Parlez, ma bonne Pauline.

— Je vais passer toute la journée auprès de ma mère qui est fort souffrante, mais je regrette beaucoup une visite que j'avais à faire ; ne voudriez-vous point la faire à ma place ?

— Visite de charité, sans doute ?

— Oui, c'est une jeune femme qui paraît à la fois bien misérable et bien distinguée, une femme qui a une histoire, à coup sûr ; mais l'histoire je ne la connais pas, je ne connais que sa misère. Elle vit de son travail... Voici son adresse, et voici mon offrande, » ajouta-t-elle en glissant dix francs dans la main de son amie. Et poursuivant :

« Je désirerais aussi que vous voulussiez lui dire de se rendre sous trois jours dans le magasin de lingerie dont je lui ai parlé ; on m'a promis de l'ouvrage pour elle... Vous irez ? »